Montheau, Gaston de
Passe-temps de
duchesse

PQ
2366
M8P3

EMOVE
THIS POCK
TO LIBRARY

n de
de

PASSE-TEMPS DE DUCHESSE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE.

PQ
2366
P2

LIBRARY
DEC 27 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

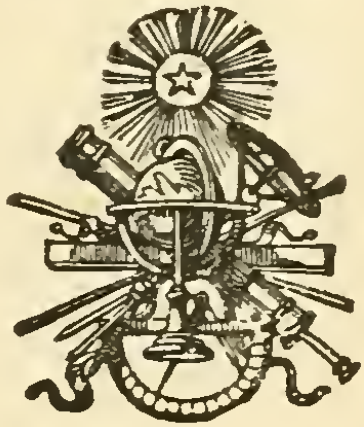
PASSE-TEMPS

DE DUCHESSE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR M. GASTON DE MONTHEAU,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 15 août 1849.



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉATRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Et le soir au Théâtre Royal.

—

1849

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE HORACE DE MORONVILLE.	MM. BRINDEAU.
LE CHEVALIER HECTOR DE SAVIGNY.	MIRECOUR.
LA DUCHESSE DIANE D'HERVILLY.	Mmes JUDITH.
ROSINE, suivante.	BONVAL.

La scène se passe sous Louis XV.

PASSE-TEMPS DE DUCHESSE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE.

Un élégant boudoir.

SCENE PREMIERE.

DIANE, ROSINE.

DIANE, *assise à sa toilette.*

Rosine!

ROSINE.

Madame?

DIANE.

Je m'ennuie.

ROSINE.

Ah!...

Un silence.

DIANE.

Rosine!

ROSINE.

Madame?

DIANE.

Je suis triste.

ROSINE.

Ah!...

Nouveau silence.

DIANE.

Qu'imaginer pour me distraire?

ROSINE.

Rêvez.

DIANE.

Que faire pour rêver?

ROSINE.

Aimez.

DIANE.

Rêver!... aimer!... Cela t'est facile à dire. Jamais

le monde, ma pauvre enfant, ne m'a paru si vide. Libre à vingt ans; veuve après dix mois de mariage du maréchal-duc d'Hervilly, un vieillard, que j'épousai par reconnaissance, pour acquitter une dette de famille; jolie...

ROSINE.

Comme on ne l'est guère.

DIANE.

Riche...

ROSINE.

Comme on ne l'est pas.

DIANE.

Il semble que ma vie, entourée d'hommages, de respect et d'amour, devrait être une fête de toutes les heures, un triomphe de tous les jours... Eh bien! je m'isole par désœuvrement, par caprice. De ma jeunesse je fais une Thébaïde, où j'ensevelis chaque matin une illusion de plus. Les femmes m'envient et me détestent; les hommes me poursuivent et m'excèdent. J'en suis venue à ne plus voir personne! Toujours seule, je me sens consumer de langueur et d'ennui!... et pourtant, toute plate et monotone que soit ma solitude, je la préfère encore au mouvement, à l'éclat d'une société qui ne m'inspire que de l'indifférence ou du dédain.

ROSINE.

Il est cependant, de par le monde, certains gentilshommes...

DIANE.

Lesquels?

ROSINE.

Le vicomte de Méranges, par exemple...

DIANE.

Un fat, incapable de rien sentir; qui ne songe en

toutes choses qu'à satisfaire sa vanité... et voudrait avoir la maîtresse la plus brillante, par amour-propre... comme il a le plus beau cheval !

ROSINE.

Le marquis de Senneville ?

DIANE.

Un sot, gorgé d'or et de suffisance, qui, parce qu'il est riche, se croit en droit de tout déprécier, et, parlant sans cesse à tort et à travers, se plaît à croire que son immense fortune lui peut tenir lieu dans le monde de tout l'esprit qu'il n'a pas !...

ROSINE.

Le petit Valcour ?... Il n'est pas trop riche, celui-là ?...

DIANE.

Je crois bien ! Un poète !... La pire espèce des amans ! Plus vain qu'un noble... plus égoïste qu'un financier... aimant par abstraction, pour décomposer son amour, analyser ses sentimens... l'esprit dans les astres... le cœur dans l'esprit !...

ROSINE.

Vous êtes sévère.

DIANE.

Je ne suis que juste... (*Se levant.*) Tiens, vois-tu, ma Rosine, Paris me déplaît à un point que je ne saurais dire. Aussi, je prends un grand parti... Je devance bravement la saison... je vais m'enterrer vivante au fond de la Provence, dans mon château... dans mon ennui. Je pars aujourd'hui même. Avise que tout soit prêt.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *entrant par la porte du fond.*

M. le chevalier Hector de Savigny fait demander si Mme la duchesse peut le recevoir.

DIANE.

Comment donc ! qu'il entre... ce pauvre chevalier ! le seul homme qui ait le privilége de me dérider un peu... (*Au laquais.*) Vous verrez en même temps qu'on me serve mon chocolat... Allez...

Le laquais s'incline et sort.

SCENE III.

DIANE, ROSINE.

ROSINE.

Le chevalier de Savigny !... un soupirant...

DIANE.

Modèle; qui, s'il n'a pas d'autre mérite, a tout au moins celui du désintéressement... Ami de ma famille, parent de mon mari, voilà cinq ans, Rosine, qu'il m'aime... en expectative. Tu conviendras qu'un dévouement... si platonique devient de plus en plus rare au siècle où nous vivons.

ROSINE.

Mais alors, pourquoi s'obstiner à lui tenir rigueur ?

DIANE.

Pourquoi?... Parce qu'aujourd'hui je l'aime, je l'estime étant mon ami, et que demain je rirais de lui si j'en faisait mon amant.

ROSINE.

Le voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER, DEUX LAQUAIS, *servant le chocolat.*

LE CHEVALIER, *baisant la main de la Duchesse.*

Toute charmante et divine, comme à votre ordinaire... (*Se tournant du côté de Rosine.*) Peut-on savoir comment se porte Mlle Rosine, notre espiègle soubrette?...

ROSINE.

M. le chevalier est trop aimable. Mlle Rosine se porte à merveille et se met toute à son service.

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fort bien dit... (*Avec un regard sur la Duchesse.*) Hélas! que ne suis-je à même de profiter de son offre gracieuse!

DIANE, *déjeunant.*

Chevalier, vous ne me tenez pas compagnie?

LE CHEVALIER.

Mille grâces... Je sors de table.

DIANE, *aux laquais.*

C'est bien! qu'on nous laisse...

Les laquais sortent par la porte du fond; Rosine, par une des portes latérales.

SCENE V.

DIANE, LE CHEVALIER.

DIANE.

Quoi de nouveau?

LE CHEVALIER.

Oh! rien... ou peu de chose.

DIANE.

Mais encore?

LE CHEVALIER.

La belle comtesse de Luxeuil a changé son amant, le duc de Norangis, fine fleur de la noblesse, cavalier accompli, pour le petit Pressac, capitaine aux gardes, roturier, bête et laid... Le marquis de Vauvilliers, marié de la veille, a surpris sa femme avec le baron de Vaudreuil. Ils ont pris jour pour se couper la gorge... Le marquis a été tué. Le chevalier de Fontanges console, dit-on, sa veuve inconsolable... Fréron fait fureur; Voltaire est sifflé.

« Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes. »

DIANE.

Des femmes infidèles et des maris... dupés, la sottise qui s'élève et le mérite qui tombe; vous aviez raison, chevalier... dans tout cela il n'est rien de nouveau.

LE CHEVALIER.

Aussi, vous demanderai-je le permission de laisser de côté tous ces vains caquetages, pour vous entretenir d'un objet plus sérieux... de mon amour!

DIANE.

Oh! fi! chevalier, le sujet n'est pas neuf...

Elle sonne ; les laquais rentrent et desservent.

LE CHEVALIER.

J'en conviens !... mais que voulez-vous, duchesse, je vous aime follement... C'est votre faute aussi... Quel est mon crime? trop de fidélité. De bonne foi, peut-on se plaindre d'un excès de constance?

DIANE.

Non, sans doute, et je vous sais gré de votre bonne affection. Mais, vous le savez, à tort ou à raison, je ne veux pas, je ne peux pas croire à l'amour... je persiste

à regarder toutes ces liaisons, dont on fait si grand bruit, comme affaire de convention ou de caprice. Si jamais je reviens de mes préventions à cet égard, je vous promets, chevalier, de vous tenir compte de votre longanimité.

LE CHEVALIER.

A merveille ! je ne suis pas exigeant. Votre promesse me suffit. Croyez-moi, ma jeune amie, vous qui courez insouciante et folâtre à travers les sentiers fleuris de la fantaisie, vous reviendrez au droit chemin plus tôt que vous ne pensez peut-être ; alors, comme aujourd'hui, je serai là, attendant votre bon plaisir, et prêt à vous remercier, comme d'une faveur insigne, d'un agrément qui, en toute rigueur, ne serait qu'un acte de justice.

DIANE.

Ah ! prenez garde, chevalier. A dire vrai, j'ai grand'peur que vous ne vous mépreniez dans vos prévisions, et que je n'égare longtemps encore ma vagabonde fantaisie parmi tous les buissons de roses qui se peuvent offrir sur ma route.

LE CHEVALIER.

Libre à vous, gentille duchesse, de prendre la vie comme elle vous sourira ; mais libre à moi d'enchaîner mon existence à vos charmans caprices ; libre à moi de refuser impitoyablement tous les partis, brillans ou non, qui tenteraient de me soustraire ma franchise, à commencer par la marquise de Miremont, ma riche et belle cousine, qui n'attend que son consentement pour unir nos deux fortunes en me donnant sa main.

DIANE.

Quoi ! Mme de Miremont...

LE CHEVALIER.

Songe sérieusement à moi, et serait toute prête à me sacrifier, ne fût-ce que pour la nouveauté du fait, un rival peu habitué à être supplanté.

DIANE, *souriant.*

Et quel est donc ce dangereux rival ?

LE CHEVALIER.

Le comte Horace de Moronville.

DIANE, *saisie, se levant.*

M. de Moronville !... Ah ! ça, mon cher Hector, ce n'est donc pas une fable ?.... Il existe bien réellement un comte de Moronville ?

LE CHEVALIER.

S'il existe !... demandez à toutes les femmes qu'il a séduites et délaissées, misérables victimes immolées sans pitié sur l'autel de son insatiable vanité et de ses flétrissantes fantaisies... S'il existe ! interrogez les amans dont il a brisé le bonheur à tout jamais, les maris dont il a souillé l'honneur, les familles dont il a troublé la paix... S'il existe !... ah ! l'on voit bien, Mme la duchesse, que vous n'allez plus dans le monde.

DIANE.

C'est donc un monstre, que ce M. de Moronville !

LE CHEVALIER.

Le minotaure de nos salons... Vous n'êtes pas sans avoir lu, je suppose, un roman anglais, tout récemment traduit, et fort en vogue dans le grand monde, Clarisse Harlowe ?...

DIANE.

Oui, dont le héros est un certain... Lovelace...

LE CHEVALIER.

Qu'il semble avoir pris pour modèle. Même élégance

dans les manières, mêmes séductions dans le langage, même froideur au fond de l'âme... un homme semblable de tous points à la lame de nos épées... fin, poli, affilé comme elles ; comme elles étincelant ; tuant comme elles.

DIANE.

Et les femmes sont assez folles...

LE CHEVALIER.

Pour graviter en foule autour de ce bel astre, et se venir brûler à l'envi à l'éclat menteur de ses rayons.

DIANE.

Ah ! tenez, chevalier, j'en rougis pour mon sexe.

LE CHEVALIER.

Ne vous hâtez pas de le condamner, ma charmante insensible... Entre nous, il est aisé de s'arroger la victoire, lorsqu'on n'a pas combattu. Mais qui sait ce qui fût advenu de votre railleuse indifférence et de vos superbes dédains, si le hasard vous eût mis à même de connaître M. de Moronville ?

DIANE, *piquée*.

Qu'est-ce à dire, chevalier ?... Serait-ce que vous doutez de moi ?

LE CHEVALIER.

Dieu m'en garde !

DIANE.

Que vous m'estimez de facile conquête ?

LE CHEVALIER.

Suis-je payé pour le croire ?

DIANE.

Incapable de soutenir victorieusement la lutte avec un comte de Moronville ?

LE CHEVALIER.

Je ne dis pas cela.

DIANE.

Eh bien! expliquez-vous alors? Que signifient ces réticences, ces demi-mots?

LE CHEVALIER.

Ah! c'est que mieux qu'un autre, ma jolie Diane, je connais Horace de Moronville; plus qu'un autre, je sais ce qu'il y a chez lui d'attrait presque irrésistible et d'implacable insensibilité. Il plaît dès qu'on le voit; on l'aime dès qu'il vous parle. Sentant, tout le premier, le magique ascendant qu'il exerce sur ce qui l'entoure, il en use largement; et, jusqu'ici, je ne sais pas une seule femme dont il n'ait triomphé.

DIANE.

Je serais curieuse de connaître ce redoutable adversaire.

LE CHEVALIER.

Y songez-vous, duchesse?... un roué sans consistance...une nature ondoyante, sur qui l'on ne saurait faire le moindre fond...

DIANE.

Raison de plus, chevalier... ne fût-ce que pour trouver dans le contraste un motif de vous apprécier davantage.

LE CHEVALIER, *s'inclinant.*

Le moyen de vous résister?... Bien que mon rival, c'est mon ami intime; et, puisque vous y tenez...

DIANE.

Y a-t-il apparence que, gâté comme il est, il prenne la peine de se déranger pour moi?

LE CHEVALIER.

Ce sera difficile, je ne vous le cache pas... Tout autre s'estimerait heureux et fier de vous être présenté... mais lui, il est tellement fait aux hommages, aux avances, qu'il n'y a plus égard... Enfin, n'importe ! pour vous, je me sens disposé à tenter l'impossible... précisément, il déjeune aujourd'hui même à deux pas d'ici, avec quelques amis... je cours le trouver, et, de gré ou de force, mort ou vif, je vous le ramène... Preux chevalier, me dévouant pour ma dame, me sera-t-il permis d'espérer au retour la récompense de mes exploits?

DIANE.

Ramenez-le à merci ; et alors...

LE CHEVALIER.

Alors ?...

DIANE, *souriant.*

Nous verrons.

LE CHEVALIER, *lui baisant la main qu'elle lui tend.*

Avec ce regard, ce sourire, vous me feriez aller au bout du monde... A bientôt, ma toute belle, à bientôt !

Il sort.

SCENE VI.

DIANE, *seule.*

Ainsi, il était vrai ! on ne m'avait point trompée... il existe dans Paris un homme, séduisant à se faire aimer de toutes les femmes qu'il approche, insensible à ne tenir compte ni de leur amour ni de leurs larmes, impie à se faire un jeu cruel des deux choses les plus sacrées de ce monde, l'honneur et le désespoir d'une femme !... Mais cet homme, à son tour, est-il donc invulnérable?... Ne saurait-on le toucher au cœur ; lui

rendre blessure pour blessure; le contraindre d'humilier sa superbe indifférence devant la fantaisie, le caprice de quelqu'une de ces faibles créatures, dont il a si lâchement payé le dévouement et la tendresse! Cet homme ne sait-il pas aimer?... N'a-t-il pas eu de mère? (*Après un moment de réflexion.*) Oh! oui, la tâche serait noble et belle à qui tenterait de venger loyalement les frêles et déplorables victimes de son vaniteux égoïsme! Mais, j'y songe... pourquoi laisser à d'autres l'honneur d'une si glorieuse entreprise?... Je ne pars que dans quelques heures... où les mieux employer? quel plus charmant loisir? Il va venir; je le verrai; et peut-être... Oh! cette pensée, c'est le ciel qui me l'envoie!... (*Sonnant.*) Rosine!

SCENE VII.

DIANE, ROSINE.

DIANE.

Suis-je jolie ce matin?

ROSINE.

Belle comme toujours! à tourner toutes les têtes, à ravir tous les cœurs!

DIANE.

Crois-tu qu'à me voir un homme se puisse éprendre de moi?

ROSINE.

Belle question!... A moins d'être aveugle, comment vous résister? Mais pourquoi demander une chose dont on est sûre?

DIANE.

Ah! c'est qu'aujourd'hui, Rosine, je veux faire servir ma beauté à une œuvre noble et salutaire; aujour-

d'hui, si je suis réellement aussi jolie, spirituelle et gracieuse qu'on se plaît à le dire, je prétends employer mes grâces, mon esprit et mes charmes à une tâche délicate, mais généreuse ; à une entreprise juste, mais hardie.

ROSINE.

Quel est votre dessein ?

DIANE.

Tu n'es pas sans avoir entendu parler du comte Horace de Moronville?...

ROSINE.

Ce beau dédaigneux, qui compte, dit-on, une soirée par conquête, une matinée par victime.

DIANE.

Lui-même! Eh bien ! il va venir. Le chevalier me le présente.

ROSINE.

Venir ! Et pourquoi faire ?

DIANE.

Pour me voir, Rosine, abjurer son orgueil à mes pieds, et me rendre les armes.

ROSINE.

Ah ! madame, j'étais sans famille, vous m'avez recueillie ; sans ressources, vous m'avez fait une position auprès de vous... Vie, repos, bonheur, tout ce que j'ai au monde, c'est à vous que je le dois... Je vous aime comme ma bienfaitrice, comme ma seconde mère... Mais si vous trouvez quelque moyen de réussir dans votre projet magnanime, je vous aimerai mille fois davantage... si cela me devait être possible.

DIANE.

Tu m'approuves donc ?

ROSINE.

Si je vous approuve! — Mais, confondre la vanité d'un fat, le forcer de proclamer lui-même sa défaite, c'est plus qu'une action glorieuse... c'est une œuvre charitable... c'est venger notre sexe!

DIANE.

Je l'entends bien ainsi.

ROSINE.

Ah! M. le comte, vous pensiez vous jouer impunément des attachemens les plus sincères, des sentimens les plus sacrés; vous espériez remplir jusqu'au bout votre rôle brillant de séducteur émérite; mais voici qui vous entravera dans votre route, et vous apprendra peut-être à estimer les femmes pour ce qu'elles valent!

DIANE.

De la discrétion surtout!

ROSINE.

Comptez sur moi.

DIANE.

Tu conçois tout le prix de mon idée?

ROSINE.

Elle est originale au dernier point.

DIANE.

Je m'ennuyais ce matin; j'étais triste, maussade...et tout-à-coup...

ROSINE.

Voilà un but trouvé dans votre vie.

DIANE.

De quoi me distraire jusqu'à mon départ...

ROSINE.

Le retarder peut-être...

DIANE.

Crois-tu?

ROSINE.

J'en suis sûre.

DIANE.

Quoi qu'il puisse advenir, ne perdons pas un instant... L'ennemi est redoutable; la lutte sera difficile; et, en dépit des obstacles, je me suis juré de vaincre...

ROSINE.

Vous n'aurez qu'à vouloir. Votre triomphe est certain.

DIANE, *prêtant l'oreille.*

Du bruit!... On vient; ce sont eux... Je rentre; toi, Rosine, excuse ma retraite; imagine un prétexte; moins que rien... ce que tu voudras. Puis, viens me rejoindre en toute hâte... Je t'attends à ma toilette. — Sans être coquette, encore faut-il que les chances soient égales entre les combattans !...

Elle sort vivement par la porte qui se trouve à droite du public.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, HORACE, ROSINE.

LE CHEVALIER, *en dehors.*

Par ici, mon cher comte, par ici!... (*Entrant en scène.*) Eh bien! Rosine, et ta maîtresse?

ROSINE.

Madame vous prie de l'attendre un moment. Quelques ordres à donner...

HORACE.

Exigent sa présence?... Qu'elle ne se gêne en rien!... Nous sommes tout à sa disposition.

ROSINE, *à part.*

Un jeune homme fort bien!

HORACE, *même jeu.*

Une piquante soubrette!

ROSINE, *s'inclinant.*

M. le comte... M. le chevalier... madame est à vous dans un instant... (*Elle sort.*)

SCENE IX.

HORACE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien! comte?

HORACE.

Eh bien! chevalier?

LE CHEVALIER.

Tout blasé que l'on soit, l'aspect promis d'une jolie femme a donc encore le secret d'intriguer notre indifférence, de piquer notre curiosité, que tu m'as suivi dans cet hôtel sans humeur, sans murmure, avec une sorte d'empressement que moi-même j'ai peine à m'expliquer.

HORACE.

Cela t'étonne?... je le conçois; moi, le comte Horace de Moronville, le gentilhomme le plus répandu de France et de Navarre, le don Juan enrubanné de tant d'Elvires à mouches et en paniers; moi, le nocturne héros de tant de galantes aventures, l'honneur de nos boudoirs, dont le nom seul réveille de si charmans souvenirs, caresse de si gracieuses espérances; à la recherche d'un roman de cœur, en quête d'une bonne fortune, tout comme un cadet de famille, ou quelque provincial, fraîchement tombé du coche, s'enrôlant à la croisade du

sentiment, et arborant, en guise de bannière, sur sa gaucherie naïve : Paris! une maîtresse ! et mourir !... D'honneur, chevalier, je tourne à l'énigme ; j'ai peine à me comprendre moi-même.

LE CHEVALIER.

Je ne t'en suis pas moins reconnaissant du sacrifice que tu m'as fait en te rendant ici... Ton temps est précieux, je le sais, et...

HORACE.

Reconnaissance... sacrifice... que sont ces mots-là, je te prie?... Je m'ennuyais, ce qui m'arrive souvent... je te rencontre; tu m'offres de me présenter à une femme charmante; j'accepte... Est-ce à toi de me remercier?...

LE CHEVALIER.

D'accord ; mais pourtant...

HORACE.

Je sors d'un déjeuner d'amis... quelque chose de long comme un sermon, d'ennuyeux comme un philosophe. Pour couper la monotonie du repas, on n'avait qu'une ressource... recours du plus mauvais goût, mais le seul... se griser. On se grisa. L'ivresse opéra promptement ; la conversation, d'abord terne et languissante, devint peu à peu plus vive, plus colorée. Entre deux vins, on se prit à parler sobriété; entre deux couplets de Piron, moralité publique. Puis, la fantaisie se mettant de la partie, l'entretien ne tarda pas à chevaucher le plus gaillardement du monde à travers les sémillans caprices de nos imaginations avinées... On discourut politique, histoire, philanthropie ; puis chevaux, puis femmes... puis le reste... J'étais sur mon terrain. On vanta mes exploits. Le petit duc de Saint-Prix, qui m'en veut à mort de lui avoir rendu sa femme et soufflé sa maîtresse,

m'attaque à brûle-pourpoint. Eh! parbleu, s'écrie-t-il, en s'adressant à moi, le beau mérite à monsieur de prendre des places qui se rendent toutes seules, d'affoler des belles dont personne ne veut plus !... sa valeur ne peut-elle prétendre à de plus nobles prix?... Je sais mainte grande dame plus digne de ses hauts faits... La duchesse d'Hervilly, par exemple.

LE CHEVALIER, *saisi.*

La duchesse d'Hervilly !

HORACE.

Palsambleu ! repris-je à mon tour, je n'en veux pas avoir le démenti... — Combien de temps, m'accordez-vous, M. le duc, pour réduire cette belle inhumaine? — Vingt-quatre heures. — J'en prends douze, et deux mille louis pour vous, si, ce délai expiré, je ne porte pas ses couleurs. — Cela dit, je sors...

LE CHEVALIER, *de même.*

La duchesse d'Hervilly !

HORACE.

Me voilà rêvant ; tu conçois mon embarras ; je n'avais jamais vu la dame ; c'est à peine si, de loin en loin, j'en avais entendu parler comme d'une vertu rigide, d'un cœur inexpugnable... Comment m'introduire auprès d'elle?... Perdu dans le vague de mes réflexions, je heurte quelque chose sur ma route. C'était toi, chevalier.— Veux-tu me rendre un service? — Deux, si je puis.— Permets-moi de te présenter à la duchesse d'Hervilly.— Marche devant, je te suis. — J'arrive, je monte, j'entre... et me voici ! — Ai-je tort de croire en mon étoile?

LE CHEVALIER, *toujours à lui-même.*

La duchesee d'Hervilly !

HORACE.

Mais, une fois dans la place, je ne la quitte pas avant d'en être maître. Je m'y installe, m'y prélasse, y triomphe par avance... je tiens à mettre les rieurs de mon côté, et à prouver une fois de plus à ce fat de Saint-Prix qu'on n'est, ne fut et ne sera jamais le pis-aller de personne... Ah! ça, mais, qu'as-tu donc? te voilà plus consterné qu'un poète, dont on louerait la prose en entendant ses vers.

LE CHEVALIER.

Ce que j'ai?... j'ai, parbleu! que la duchesse d'Hervilly, la femme que tu prétends séduire...

HORACE.

Réduire, chevalier!... La belle est, dit-on, imprenable.

LE CHEVALIER.

Est, depuis cinq ans et plus, l'objet constant de mes discrètes adorations...

HORACE.

Ah! pauvre chevalier! combien je suis fâché que ce soit sur toi, un ami, presque un frère, que tombe pareille mésaventure!... mais aussi, que ne parlais-tu plus tôt?... pouvais-je me douter?...

LE CHEVALIER.

Enfin, le mal est fait... il s'agit, non plus de s'en plaindre, mais d'y chercher remède... Dis-moi, n'en peut-on prévenir les suites, ne saurais-tu faire quelques concessions à notre vieille amitié?...

HORACE.

Comment donc! mais de grand cœur... Qu'y a-t-il pour ton service?

LE CHEVALIER.

Renonce à ton dessein; éloigne-toi, sans voir la duchesse.

HORACE.

Y songes-tu, chevalier!... et mon honneur?

LE CHEVALIER.

Mais mon bonheur à moi?

HORACE.

Ce serait renier mon passé.

LE CHEVALIER.

C'est briser mon avenir.

HORACE.

Le monde...

LE CHEVALIER.

Pensera ce qu'il voudra.

HORACE.

Mon amour...

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit, tout-à-l'heure, ici même, que tu n'avais jamais vu la femme que tu viens me ravir?

HORACE.

Mon amour-propre, alors...

LE CHEVALIER.

Ne peut qu'y trouver son compte. — Rivalités à part, pour toi je craindrais un échec.

HORACE.

La duchesse n'est-elle plus libre?

LE CHEVALIER.

Au contraire; ce matin encore, elle me jurait de ne jamais appartenir à personne.

HORACE.

Mais alors, chevalier, je ne marche point sur tes bri-

sées... et je m'en réjouis fort. Une femme invincible! tant mieux, morbleu! je ferai les avances... ce sera original... la lutte aura pour moi tout le charme de la nouveauté, tout le piquant de l'imprévu.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

Impossible de le distraire de son idée fixe!... heureusement qu'il me reste ma cousine.

HORACE.

Et puis, ce sera ma dernière conquête. Entre nous, je suis honteux de cette existence oisive, las de ces amours faciles... ma fortune est fort délabrée au jeu que je joue depuis quinze ans bientôt... ma santé, d'un jour à l'autre, pourrait bien menacer de suivre l'exemple de ma fortune... J'écoute enfin la voix de la raison... je me range, je me marie.

LE CHEVALIER.

Tu te maries... et contre qui?

HORACE.

Contre ta belle cousine, la marquise de Miremont.

LE CHEVALIER.

Ma cousine! — Il est dit qu'il n'en manquera pas une!

SCENE X.

HORACE, LE CHEVALIER, DIANE.

LE CHEVALIER.

La duchesse.

HORACE, *à part, au Chevalier.*

Allons, présente-moi, chevalier.

LE CHEVALIER, *à part.*

Introduire mon rival, le présenter moi-même... quelle situation, mon Dieu!... (*Haut à Diane.*) Mme la duches-

se, le comte Horace de Moronville, dont je vous parlais ce matin... que vous m'avez témoigné le désir de connaître, de recevoir...

DIANE.

M. le comte est trop aimable de s'être rendu à un caprice.

HORACE, *s'inclinant.*

Qui, de votre part, madame, ne peut que m'honorer.

DIANE, *à part.*

Il ne m'a pas l'air aussi fat qu'on me l'avait dit.

HORACE, *de même.*

Elle ne me semble pas aussi prude qu'on me l'avait laissé craindre.

DIANE, *au Chevalier.*

Chevalier, je pars dans quelques heures pour mon château de la Provence...

HORACE.

Quoi ! nous quitter déjà !

DIANE.

Je m'y vois forcé par des motifs personnels... (*Remontant la scène.*) J'ai là un bracelet, auquel je tiens beaucoup : c'est un souvenir de ma mère. Une de ses attaches a été brisée par suite d'une maladresse. Je désirerais l'emporter avec moi... seriez-vous assez bon pour vous en charger, et le porter de suite chez votre joaillier ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Un prétexte pour m'éloigner, c'est clair...

HORACE.

Eh bien ! chevalier, n'entends-tu pas la requête de madame?...

LE CHEVALIER, *vivement.*

Comment donc! J'entends fort bien... (*A lui-même.*) trop bien!... Il sera fait, duchesse, selon votre désir... Avant une heure, je vous le rapporte...

DIANE.

Merci, chevalier.

LE CHEVALIER, *à Horace, à part.*

Une dernière fois, M. le comte, vous ne voulez pas renoncer à votre folle entreprise?

HORACE, *lui montrant Diane, qui s'est dirigée vers son métier à broderie.*

Regarde-moi ces yeux-là, chevalier; dis que je ne peux pas; et nous serons d'accord.

LE CHEVALIER.

Eh bien! la guerre, soit.. (*Il va saluer Diane; puis, au moment de sortir, avec un regard sur Horace.*) Je ne te laisserai pas le temps d'assurer ta victoire!...

Il sort.

SCENE XI.

HORACE, DIANE.

HORACE, *à part.*

Un tête-à-tête!... à merveille!...

DIANE, *de même.*

Nous voilà seuls, du courage!... (*Haut.*) M. le comte?

HORACE, *vivement.*

Madame?

DIANE, *lui indiquant la porte du fond, qu'en sortant le Chevalier a laissée entr'ouverte.*

Voudriez-vous avoir l'obligeance de me fermer cette porte?... (*Horace, surpris, hésite un moment, puis va la*

fermer.) Merci... (*Horace se baisse pour ramasser un peloton de soie qu'elle a laissé tomber.*) Pardon...

HORACE, *lui rendant la soie.*

Une charmante brodérie!

DIANE.

Vous trouvez ?...

HORACE.

Le point est d'une délicatesse, d'un fini... C'est un travail de fée.

DIANE.

Avouez, M. le comte, que vous devez être étrangement surpris de ma conduite à votre égard. Vous avoir fait venir ici, vous que je n'ai jamais vu, pour vous instruire de mon départ. Cela ne laisse pas, savez-vous, que d'être fort singulier...

HORACE.

Le fait est, Mme la duchesse, que jusqu'ici je n'avais guère songé à la façon toute merveilleuse dont je me suis introduit auprès de vous, absorbé que j'étais dans le bonheur inespéré de m'y voir... Maintenant que vous m'invitez vous-même à réfléchir sur ce sujet, je dois convenir que notre situation réciproque est, en effet, assez originale. J'ai beau chercher; je ne puis concevoir...

DIANE.

Pourquoi vous êtes ici?... (*Lui faisant signe de s'asseoir.*) Deux mots vous le diront. J'ai une question à vous adresser, M. le comte; une question à laquelle vous seul pouvez répondre.

HORACE.

Moi, madame?...

DIANE.

Vous-même... Avant tout, il faut que je vous révèle la vraie cause de mon exil volontaire... Si je m'éloigne de Paris, c'est tout simplement que le séjour ne m'en est plus tolérable.

HORACE.

Quoi! vous qui par votre beauté, votre esprit, votre rang, pourriez être l'arbitre de nos fêtes, la reine de nos salons, vous cédez au puéril entraînement d'un caprice, vous fuyez nos hommages ; et, pour satisfaire je ne sais quelle mystérieuse fantaisie, vengeance de femme, amour-propre froissé, vous vous plongez dans l'isolement, vous nous laissez à nos regrets... Ah! prenez garde, madame, c'est plus que de l'indifférence, c'est de l'égoïsme !...

DIANE.

De l'égoïsme! croyez-vous, M. le comte? J'ai vu le monde... fort peu, j'en conviens, assez cependant pour en pénétrer toute la fausseté, en pressentir tout le vide... J'y ai remarqué beaucoup de masques et bien peu de visages, beaucoup d'esprit et bien peu de cœur, souvent de l'ennui, parfois du plaisir, mais jamais du bonheur... Et cependant, je suis si loin du stérile sentiment que vous me supposez, que je me surprends sans cesse à douter de moi-même, que, dans la crainte de m'abandonner trop facilement à mes impressions personnelles, j'ai résolu — pour mieux connaître la vérité — de recourir à certaines gens plus aptes que moi à trancher la question, à vous, par exemple, M. le comte, vous, qui par vos brillans succès dans le monde, par la bienveillance toute particulière dont vous y êtes l'objet, devez être plus disposé que tout autre à le juger

avec indulgence... Répondez-moi donc franchement, comme je vous interroge... Suis-je trop sévère envers lui?... Vous a-t-il donné le bonheur?

HORACE.

Vous me posez là, madame, une question délicate et directe, à laquelle je me vois forcé de répondre sans détours. Vous me demandez si j'ai rencontré le bonheur dans le monde... Au risque de dissiper le peu d'illusions qui vous restent, je vous déclarerai sincèrement que je ne l'y ai jamais trouvé...

DIANE, *vivement*.

Vous voyez bien...

HORACE.

Mais cela, madame, par la raison toute simple que je ne l'y ai jamais cherché.

DIANE.

Mais alors, pourquoi cet empressement à chacune de ses fêtes, cet esprit que vous y prodiguez, ces constans efforts que vous ne cessez de faire pour y plaire, pour y briller?... Qui vous y entraîne?... qui vous y retient?...

HORACE.

Le désœuvrement... l'ennui... je ne sais quel besoin d'animer l'existence et de l'accidenter.

DIANE.

Ainsi, nulle amitié?...

HORACE.

Oh! si fait!... J'ai de la fortune, un beau nom, du crédit... On me sait heureux... J'ai toujours eu beaucoup d'amis.

DIANE.

Nul attachement... de cœur?...

HORACE.

D'amour, voulez-vous dire?... (*Se levant.*) J'ai trente ans, Mme la duchesse. A dix-huit, une femme vint à moi, belle encore, sans être pourtant de la première jeunesse. Elle m'attira chez elle, prit à tâche de satisfaire tous mes goûts, de prévenir mes moindres caprices, d'enlacer, en un mot, mon naissant amour dans les replis usés de sa passion... quadragénaire... Dès que je pus réfléchir, je compris qu'elle n'exploitait ainsi la virginité de mes sentimens, la candeur toute juvénile de mon âme naïve, que dans la crainte de vieillir sans amant... Celle-là, je la plaignis... Quatre ans après — je venais d'en avoir vingt-deux — je distinguai dans un bal une femme jeune, jolie, aimable, séduisante d'esprit et de figure... Je lui adressai mes hommages avec respect; elle les reçut avec bonheur... Je me croyais aimé pour moi-même... lorsque je m'aperçus, au bout de quinze jours, que j'étais joué une fois encore; que la belle ne m'avait choisi pour chevalier qu'en haine de son mari vieux, sot et laid, dont l'immense fortune et les titres brillans ne suffisaient pas à la vanité de la dame... Celle-là, je la méprisai. A vingt-cinq ans, je tentai une dernière épreuve... je fis une dernière folie. Dans un charmant château, à quelques lieues de Paris, où j'étais allé passer la belle saison, je rencontrai une femme adorable... Mariée depuis peu, elle chérissait, me dit-on, son époux. Je n'étais pas sans avoir de scrupules. Mais son regard était si languissant, si perlé son sourire!... Et puis, comment résister à une femme avec qui l'on fait chaque soir — toujours seul — de longues promenades au fond des bois?... J'en tombai éperdûment amoureux... lorsque j'appris un beau matin qu'elle

ne faisait tant de frais pour moi, ne me décochait de si douces œillades, que pour piquer la jalousie de son mari, qui, de son côté, courait après toutes les femmes. Celle-là, je me fis aimer d'elle... puis je l'abandonnai... Dès lors, je me lançai en aveugle dans le tourbillon des fêtes; je remplaçai par le plasir le bonheur que je n'avais pu trouver... Toutes les femmes qui me plurent devinrent les inocentes victimes de mes premières déceptions... Oui, madame, je fus sans pitié, n'ayant pu être aimé; sans remords, ne pouvant être heureux!...

DIANE, *à part.*

Pauvre jeune homme! ne serait-il pas aussi insensible qu'on le veut croire?...

HORACE, *même jeu.*

Comme elle semble frappée!...

Un silence.

DIANE.

M. le comte?

HORACE.

Madame?

DIANE.

Pensez-vous que toutes les femmes soient aussi légères, aussi coupables que celles dont vous me parlez?

HORACE.

De grâce, dispensez-moi de vous répondre à ce sujet. Trois fois, j'ai reconnu que c'étaient elles seules que les femmes aimaient en moi... je serais mauvais juge dans la question.

DIANE, *insistant.*

Mais enfin, quelque rares qu'elles puissent être, ne sauriez-vous admettre aucune exception à cet égard?

HORACE.

Aucune.

DIANE.

Ainsi, vous tenez toutes les femmes également intéressées, vaniteuses et perfides?

HORACE.

Toutes.

DIANE.

Je crains que vous n'ayez tort, M. le comte. Le ciel m'est témoin qu'elles ne m'aiment guère, et que je le leur rends bien! Qu'on soit donc sévère pour elles... rien de mieux... elles le méritent... mais injuste, non pas! Or, vous allez trop loin dans votre haine... Parce que trois femmes vous ont trompé, les envelopper toutes dans un commun mépris!... cela n'est ni loyal, ni généreux à vous...

HORACE, *surpris.*

Madame...

DIANE.

Mon Dieu! je sais que je vous dois sembler plus que singulière dans mes façons d'agir et de raisonner... Moi, qui tout-à-l'heure vous poussais à la médisance, j'en suis maintenant à vous reprocher votre franchise. Mais c'est que, malgré moi, je me sens blessée d'un dédain où je me vois comprise; c'est que, par amour-propre, je tiens à réhabiliter mon sexe à vos yeux prévenus.

HORACE.

Une ardeur si soudaine...

DIANE.

De ma part, je le conçois, vous peut sembler étrange... Mais allez, croyez-moi, M. le comte; les femmes valent mieux qu'on ne pense. Nier qu'il en soit de co-

quettes, d'égoïstes et de dissimulées, ce serait nier l'évidence. Mais aussi, combien de soins délicats, de discrètes prévenances, de dévouemens ignorés dont on ne leur sait pas compte! Quel profond oubli de soi-même! que de souffrances contenues! de douloureux sacrifices à votre vanité, d'intimes immolations à votre bonheur de chaque jour! Que de larmes cachées dans un sourire!... M. le comte, avez-vous lu Labruyère?

HORACE.

Oui, Mme la duchesse.

DIANE.

Vous rappelez-vous cette pensée d'un philosophe, qui connaissait le cœur humain pour l'avoir pratiqué : « Les femmes sont extrêmes; elles sont meilleures ou pires que les hommes. » De pires, j'en connais. De meilleures, cherchez, M. le comte, cherchez bien; vous en trouverez peut-être.

HORACE, *à part.*

C'est singulier, je ressens là un trouble, une émotion...

DIANE, *de même, l'observant.*

Il y viendra.

HORACE, *même jeu.*

Il serait piquant que, venu pour la séduire, ce fût moi qui payât les frais de la guerre.

DIANE, *haut.*

Eh bien! M. le comte, qu'avez-vous à répondre?... Mes raisons vous semblent-elles concluantes?

HORACE, *embarrassé.*

En vérité, madame, je ne sais trop comment vous exprimer la nature de mes sentimens. Vous êtes la première femme qui me teniez un tel langage...

DIANE, *souriant.*

Vraiment?

HORACE.

Jamais encore je n'avais eu à faire à si forte partie... (*S'animant par degrés.*) Je vous vois, et votre seul aspect m'émeut et me ravit; je vous entends, et chacune de vos paroles laisse en mon cœur une impression profonde...

DIANE, *à part.*

Il y vient.

HORACE.

A vos côtés, je me sens tout prêt à oublier les amères déceptions qui ont envenimé ma jeunesse, empoisonné mon existence... Il me semble qu'un bandeau tombe enfin de mes yeux dessillés; qu'un nouvel horizon se découvre à mes regards éblouis! Moi, je doutais, je crois; oui, madame, je crois en vous voyant, en vous écoutant surtout, que je puis encore aimer!

DIANE, *à part.*

Il y est venu!

SCENE XII.

HORACE, DIANE, ROSINE.

ROSINE, *entrant vivement.*

Madame!

DIANE, *avec un peu d'humeur.*

Qu'y a-t-il?

HORACE, *à part.*

La fâcheuse!

ROSINE, *troublée.*

Pardon d'entrer ainsi!... mais c'est une lettre qu'on apporte pour M. le comte.

HORACE.

Allons, donne, la belle enfant!... (*A Diane, prenant la lettre.*) Vous permettez?

DIANE.

Comment donc! M. le comte.

ROSINE, *bas à Diane, tandis que Horace lit à l'autre extrémité de la scène.*

Eh bien! madame?

DIANE, *rêveuse.*

Eh bien! Rosine, il a donné de lui-même dans le piége avec une candeur qui me touche.

ROSINE.

Vraiment!

DIANE, *de même.*

Mais ce n'est point du tout l'homme qu'on nous a dépeint : celui-ci est sensible, aimable, presque galant.

ROSINE.

Il se pourrait!... C'est égal; tenez bon, madame. Qui sait? il ruse peut-être.

HORACE, *après avoir lu.*

Je vois ce que c'est... le chevalier a vu la marquise... elle sait tout... il aura parlé... (*A Rosine.*) Mon enfant!

ROSINE.

Monsieur?

HORACE.

Qui t'a remis ce billet?

ROSINE.

Un grand laquais, doré sur toutes les coutures.

HORACE.

Est-il parti?

ROSINE.

Non, il est là qui attend la réponse.

HORACE.

Dis-lui qu'il n'y en a point.

ROSINE.

J'y vais, M. le comte... (*A part, en se retirant.*) Madame a raison... Réflexion faite, c'est un bien joli garçon tout de même...

Elle sort.

SCENE XIII.

HORACE, DIANE.

HORACE.

Savez-vous, Mme la duchesse, qui est-ce qui m'écrit là ?...

DIANE.

Comment le saurais-je, M. le comte, à moins que vous ne m'en informiez?

HORACE.

C'est juste. Connaissez-vous l'écriture de Mme de Miremont?

DIANE.

Sans doute.

HORACE.

Eh bien! lisez vous-même... (*Il lui donne la lettre.*)

DIANE, *lisant.*

« Monsieur, je sais où vous vous trouvez en ce moment. Si, avant un quart-d'heure, vous n'êtes pas à mes pieds, je regarde tout engagement comme rompu entre nous. » (*Lui rendant la lettre.*) L'épître est courte.

HORACE.

Mais le style en est clair.

DIANE.

Que lui répondrez-vous ?

HORACE.

Rien.

DIANE.

Que va-t-elle penser?

HORACE.

Ce qu'il lui plaira.

DIANE.

C'est un mariage superbe...

HORACE.

Que je manque.

DIANE.

C'est une folie.

HORACE.

Peut-être.

DIANE.

Quel est votre dessein?

HORACE.

J'en ai deux... être aimé de vous, si je puis; me faire sauter la cervelle, si je n'y parviens pas.

DIANE.

Vous êtes fou, M. le comte.

HORACE.

C'est fort possible, Mme la duchesse... mais je m'en tiens à ce que je vous ai dit.

DIANE.

Et d'où vous naît une passion si subite?

HORACE.

De votre esprit d'abord, puis de votre beauté; enfin, et surtout, de votre profonde indifférence pour tous les hommes qui, jusqu'ici, vous ont fait la cour.

DIANE.

Mais si je persiste à ne vouloir point être aimée?

HORACE.

Vous n'en avez plus le droit.

DIANE.

Comment cela?

HORACE.

Un poète ancien nous raconte dans ses vers une singulière histoire ; l'histoire d'un fou qui, se croyant toujours au théâtre, se figurait y entendre une musique délicieuse. Un médecin se rencontra, qui le rendit à la raison. Mais, à peine guéri, notre malheureux regretta amèrement une folie qui lui faisait passer de si doux instans, et en voulut mortellement, le reste de sa vie, à l'homme qui prétendait l'avoir sauvé de son égarement. Vous me parlez Labruyère, je vous réponds Horace. Citation pour citation ; nous sommes quittes!

DIANE.

Tout ingénieux qu'il soit, quel rapport ce conte peut-il avoir...

HORACE

Avec notre situation?... plusieurs. Un exemple : Vous m'affirmiez, tout-à-l'heure encore, que toutes les femmes ne sont pas également vaniteuses, intéressées, perfides. Jusqu'ici, à tort, je le veux croire, je m'étais imaginé le contraire. C'était une folie, soit; mais une folie qui, me défendant de tout attachement sérieux, épargnait à mon cœur des regrets inutiles. Vous avez arraché le voile qui couvrait mes regards. Portant la lumière dans les replis les plus cachés de mon âme, vous avez dissipé, au grand jour de la vérité, mes illusions les plus chères. — C'est une dette que vous avez contractée envers moi. A vous maintenant, Mme la duchesse, d'achever votre ouvrage!

DIANE, *à elle-même.*

C'est étrange! je ressens à mon tour un trouble inconnu, une émotion nouvelle!...

HORACE, *s'animant.*

Jeune d'années, vieux d'expérience, blasé sur les voluptés les plus enivrantes de ce monde, j'en étais venu à douter froidement du seul bonheur que Dieu nous accorde ici-bas. Mon cœur n'avait plus la force de s'épanouir à la fécondante rosée du véritable amour. De désespoir et de dégoût, j'allais briser en mes mains la coupe encore pleine, avant de l'avoir portée une seule fois à mes lèvres desséchées, lorsque je vous ai vue, Diane, et j'ai senti se fondre, au feu de vos regards, mon ironie glaciale, ma coupable indifférence ; je vous ai entendue, et votre voix touchante et mélodieuse a pénétré mon cœur comme une musique enchanteresse. J'aime, et je vis enfin de toute ma vie; je donne un libre essor aux plus nobles facultés de mon âme; j'aime, et je me sens purifié; j'aime, et j'abjure le passé, je bénis le présent, j'espère en l'avenir!

DIANE, *vivement.*

Qu'entends-je... et ce serait moi!... (*Se reprenant.*) Mais non, folle que je suis!...(*Éclatant de rire.*) Bravo, M. le comte, fort bien joué, en vérité.

HORACE, *avec amertume.*

Ainsi, tout cela n'est qu'un jeu à votre avis? — Je conçois. Un homme vient, qui vous ouvre son cœur, vous en révèle les sentimens les plus cachés, les impressions les plus secrètes; vous y fait lire l'histoire de toute sa vie, espérances si longtemps déçues, si longtemps renaissantes! — puis désenchantement et blasphème! —

qui vous jure, sur son passé qu'il renie, que vous êtes la première, la seule femme qui lui sembliez digne de son amour. Qu'importe! Aveu, serment, franchise... Doutez de tout; vous en avez le droit. Il vous a donné l'exemple.

DIANE.

Voyons, M. le comte, sans vouloir vous désespérer encore, suis-je fondée à vous croire sur parole ?... Qui me dit que ce n'est pas une épreuve où vous me soumettez; un langage banal à l'usage des femmes sensibles et crédules; une déclaration faite et sue à l'avance? que sais-je, moi?... Votre vie n'a-t-elle pas été employée tout entière à perdre de pauvres créatures, délaissées aussitôt que séduites?...

HORACE, *se couvrant le visage de ses mains.*

Oh! madame, vous me faites bien cruellement expier le passé!

DIANE, *à part, saisie.*

Une larme!...

HORACE.

Une épreuve!... de ma part... dans un pareil moment!... Tenez, inventez des prétextes; suscitez des obstacles; faites-moi attendre tout le temps qu'il vous plaira l'instant désiré où, revenue enfin de soupçons injurieux, pleinement convaincue de ma franchise, vous me direz en me tendant la main : Horace, je crois à la sincérité de votre amour; Horace, je vous tiens digne de moi! Mais, de grâce, ne riez plus de ma tendresse; ne me reprochez plus des erreurs d'un jour, à jamais déplorables, puisqu'elles ont pu vous faire douter de mon cœur!...

DIANE, *à elle-même.*

C'était donc vrai! il m'aime!... (*Elle remonte la scène, va se rasseoir; puis, les yeux baissés, après un silence.*) M. le comte, me permettriez-vous de diriger votre marche incertaine dans l'existence nouvelle où vous allez entrer; m'y voudriez-vous choisir pour guide et pour soutien?

HORACE, *vivement.*

Se pourrait-il! — Quoi! Diane, vous consentiriez!... Ah! de grâce, ne me trompez pas!

DIANE.

Loin de moi cette pensée! — Je tiens seulement à acquitter la dette que, selon vous, j'ai contractée, en vous forçant de voir clair dans votre destinée; je veux vous prouver que, toujours moins décevante, la raison parfois vaut mieux que la folie...

Elle lui tend la main.

HORACE.

Duchesse!... duchesse!... (*Tombant à ses pieds.*) Ah! tenez, Diane, vous êtes adorable!

SCENE XIV.

DIANE, HORACE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à la porte du fond.*

Trop tard!

DIANE.

Le chevalier!

HORACE, *se relevant et allant à lui.*

Victoire!

LE CHEVALIER, *à Diane, vers qui il se dirige lentement.*

Ah! madame, me tromper ainsi, vous qui, ce matin encore, me juriez ne pouvoir aimer que moi seul!...

DIANE.

C'est vrai! mais que voulez-vous, chevalier, ce matin je me trompais moi-même.

LE CHEVALIER, *à Horace.*

Et vous, monsieur, vous ne rougissez pas...

HORACE, *du ton le plus dégagé, lui présentant le billet de la Marquise.*

Chevalier, connais-tu cette écriture?

LE CHEVALIER.

Celle de ma cousine!

HORACE.

Libre à toi de l'épouser!... je ne suis plus rien pour elle.

LE CHEVALIER.

Quoi? vous renoncez...

HORACE.

A toutes mes prétentions.

LE CHEVALIER, *surpris.*

Mais... comment se fait-il?...

HORACE.

Jusqu'ici, on ne peut épouser qu'une seule femme, que je sache... je te présente la mienne.

LE CHEVALIER.

Vous marier! y songez-vous! mais, c'est déchoir de votre renommée!

HORACE, *simplement.*

C'est sacrifier ma gloire à mon bonheur... (*Avec un regard sur Diane.*) Puis-je hésiter?

SCENE XV.

HORACE, LE CHEVALIER, DIANE, ROSINE, *entrant par la porte du fond.*

ROSINE.

Madame, tout est prêt pour le départ.

DIANE.

Bien, Rosine... mais je ne pars plus seule. M. le comte voudra bien m'aider à tromper les ennuis du voyage.

ROSINE.

Quoi! madame, vous être ainsi rendue, vous qui lui vouliez donner une si rude leçon!

HORACE.

Une leçon?... que signifie?...

DIANE, *vivement.*

Rien, mon cher comte, moins que rien!...(*A Rosine.*) Plus un mot!... (*A Horace.*) Vous saurez tout... demain...

HORACE, *à Rosine.*

Rosine!

ROSINE.

Monsieur?

HORACE.

As-tu un amoureux?

ROSINE.

J'en ai trois, M. le comte.

HORACE.

Choisis celui que tu préfères... il y a deux mille louis pour toi.

DIANE.

Deux mille louis!

LE CHEVALIER.

Oui, je sais... l'argent du pari...

DIANE.

Un pari?... que veut dire?...

HORACE.

Rien, chère duchesse, moins que rien!... (*Bas au Chevalier.*) Silence!... (*A Diane.*) Vous saurez tout... ce soir.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2366
M8P3

Montheau, Gaston de
Passe-temps de
duchesse